

l'engagement chez Sembène Ousmane



Par sa vie et par son œuvre, Sembène Ousmane occupe une place à part parmi les romanciers négro-africains d'expression française. Contrairement à ses confrères écrivains, Sembène Ousmane est un autodidacte qui s'est d'abord formé à l'école de la vie. Son œuvre, qui couvre les vingt dernières années (1), n'est donc pas la construction théorique d'un intellectuel en rupture de société, mais l'expression concrète d'un combat contre toutes les formes d'oppression. Chez Sembène Ousmane, le militant syndicaliste, ami du peuple, informe et anime le romancier, et c'est sans embarras qu'il critique aujourd'hui une certaine Afrique, comme il dénonçait avant l'indépendance l'injustice de la situation coloniale.

Sembène Ousmane et le colonisateur

Dans son premier roman, **Le docker noir**, paru en 1956, Sembène Ousmane fait état de l'expérience qu'il vient de vivre comme docker sur le port de Marseille. Ce roman a donc pour cadre la France, et le rapprochement avec des œuvres dont l'action se déroule en Afrique va permettre de préciser la nature des relations entre les Blancs et les Noirs.

le constat

A Marseille, « nègre est synonyme de pègre » (2) et l'on recommande aux touristes d'éviter soigneusement le quartier des Noirs « où vivent des barbeaux, des voleurs et des pick-pockets » (3). Au procès de Diaw Falla, un Africain accusé d'avoir tué une romancière française, un témoin, professeur à la faculté de médecine, déclare savamment que les Africains sont des obsédés sexuels :

« C'est une chose naturelle et surtout quand il s'agit d'une femme blanche. Ils sont fascinés par la blancheur de la peau qui est plus attirante que celle des négresses » (4).

C'est par le terme de « bougnouls » (5), dont ils qualifient les Africains dans **L'harmattan**, que le capitaine Guy de Lombard et le colonel Luc traduisent leur supériorité sur les Noirs, en même temps que le mépris dont ils les accablent. Une telle différence en-

tre les races blanche et noire interdit toute cohabitation. Dans le « Harlem » (6) marseillais, les Africains vivent entre eux « dans des taudis, dans les états les plus lamentables » (7). A Thiès, au Sénégal, les conditions de vie des autochtones ne sont pas plus favorables. Dans **Les bouts de bois de Dieu**, Sembène Ousmane évoque en ces termes les faubourgs misérables où se regroupent les Africains :

« Des taudis, des soupentes branlantes, des tombeaux renversés, des tapates (clôtures) en tiges de mil ou de bambous, des piquets de fer, des palissades à moitié écroulées [...] Thiès : la zone où tous, hommes, femmes, enfants avaient des visages couleur de terre » (8).

Curieusement, dans leur propre pays les Noirs sont encore plus malheureux qu'en terre étrangère. En réalité, le paradoxe n'est qu'apparent. Une minorité d'immigrés africains ne peut pas troubler l'ordre social d'une ville comme Marseille, tandis qu'en Afrique l'énorme majorité de Noirs est un danger permanent pour la poignée de colonisateurs qui régissent le pays. En France, les étrangers sont simplement tenus à l'écart ; au Sénégal, les Africains sont sévèrement contenus à l'intérieur de frontières qu'ils ne peuvent franchir, et d'interdits qu'ils ne peuvent transgresser. Dans **Les bouts de bois de Dieu**, à Thiès, dès que la nouvelle grève des travailleurs du rail est annoncée, les soldats se déploient « en tirailleurs » et s'intercalent, « l'arme à la main, entre les grilles du dépôt et la masse des ouvriers » (9). Un peu plus tard, les représentants de l'ordre colonial chargeront la foule, tandis qu'au « Vatican », le quartier résidentiel « des employés blancs de la Régie », se constituent « des groupes de vigilance » (10) pour parer à toute éventualité. Dans **O pays, mon beau peuple !** Sembène Ousmane conclut tristement :

« Ainsi se côtoyaient deux mondes qui ne se comprenaient pas, qui vivaient sur la même terre, au

(1) Cette longévité, exceptionnelle chez les romanciers négro-africains d'expression française, mérite d'être soulignée.

(2) OUSMANE Sembène, **Le docker noir**, Paris, Nouvelles Éditions Debrasse, 1956, p. 189.

(3) Ibid., p. 27.

(4) Ibid., p. 55.

(5) OUSMANE Sembène, **L'harmattan**, Paris, Présence Africaine, 1964, p. 86.

(6) **Le docker noir**, p. 79.

(7) Ibid., p. 87.

(8) OUSMANE Sembène, **Les bouts de bois de Dieu**, Paris, Press Pocket, 1971, p. 35-36.

(9) Ibid., p. 47.

(10) Ibid., p. 252.

rythme des mêmes saisons, et qui ne pouvaient rien mettre en commun » (11).

D'une façon générale, le Blanc et le Noir n'entrent en contact que pour les nécessités du travail. Une nouvelle de **Voltaïque, La Noire de...** montre comment les rapports entre Diouana, la servante qui a voulu voir la France, et ses patrons se sont réduits au minimum : « Ils n'échangeaient plus de paroles que d'ordre professionnel », écrit l'auteur qui rapporte le désarroi de cette malheureuse négresse qui vit « recluse en elle-même » (12) et exploitée comme une bête de somme.

L'infériorité raciale du Noir justifie cette exploitation. Après avoir souligné les conditions de travail inhumaines des débardeurs à Marseille, Sembène Ousmane poursuit :

« Après des années de ce labeur, l'homme devenait une loque, minée en dedans, le dehors n'étant plus qu'une enveloppe. A vivre dans cet enfer, chaque année, le débardeur venait de franchir à grande enjambée un saut vers sa fin » (13).

En Afrique tout est également organisé pour le profit exclusif du Blanc. Dans **O pays, mon beau peuple !**, ce sont les Européens qui imposent leurs conditions d'achat des produits agricoles aux paysans, et l'un de ces derniers, Agbo, exprime tristement le sentiment général :

« Ici, toutes les initiatives sont laissées aux autres, à ceux qui contrôlent notre évolution... » (14).

Ce sont les ouvriers africains du chemin de fer qui, dans **Les bouts de bois de Dieu**, permettent aux produits de l'intérieur d'être acheminés vers la côte, puis exportés au seul bénéfice du colonisateur. Ils ne perçoivent pourtant que des salaires de misère et n'ont droit à aucun des avantages que procure normalement un travail régulier.

Malheur à qui tente de briser la rigidité d'un tel système ! Oumar Faye, le héros de **O pays, mon beau peuple !** a cru possible, au début, de faire échec au racisme : il a épousé Isabelle, une française – « l'amour ne se soucie pas plus de caste ni de race que le sommeil d'un grabat » (15), écrit Sembène Ousmane en guise d'épigraphe – et il a voulu traiter d'égal à égal avec le Blanc. Il réalise bientôt le caractère provocateur de son attitude :

« Je n'ai pas le droit de vivre, de sentir les choses, de les aimer, de me tailler une place au soleil, (constate-t-il tristement). Ils (les Blancs) ne veulent pas que je franchisse mes limites et, si je leur résiste, ils feront tout pour se débarrasser de moi... Et puis ils ne tolèrent pas qu'un nègre s'accouple avec une Blanche, c'est bafouer leurs lois » (16).

Oumar Faye sera lâchement assassiné.

Mais Sembène Ousmane est le contraire d'un homme résigné. Il sait d'expérience que, d'une certaine forme de lutte, peut naître le progrès ; le groupe de travailleurs africains de la métropole, comme les masses colonisées d'Afrique, peuvent avoir une action réelle sur leur destin.

les conditions et les moyens de la lutte

L'échec tragique d'Oumar Faye est, certes, directement imputable aux Européens qui l'ont éliminé, mais aussi aux Africains eux-mêmes qui n'ont pas soutenu son combat. Si Faye avait bénéficié de l'appui populaire, il est probable qu'il aurait mené à bien sa révolution : libérer ses compatriotes de leur complexe d'infériorité et les mettre en mesure de bénéficier du fruit de leur travail. On ne lui a pas laissé le temps d'accomplir un dessein qui contrecarrait les visées du colonisateur ; c'est ce qu'explique un des amis du défunt. S'adressant à ceux qui sont venus à l'enterrement, il déclare :

« Vous savez tous que Faye voulait que vous vous unissiez. Et c'est pour cela qu'il a été tué » (17).

Dans **Le docker noir**, Alassane, un syndicaliste de longue date, prêche aussi l'union à ses frères de race pour qu'aboutissent leurs revendications. En Afrique, en effet, isolement est synonyme d'insuccès ; l'individu doit s'amalgamer au groupe, et ses chances de réussite sont d'autant plus grandes que les éléments du groupe sont nombreux. Dans **L'harmattan**, le médecin-chef Tangara est « un sans-parti, un inorganisé » (18). Il est partisan du « non » au référendum de 1958 qui doit décider de l'avenir de son pays, mais, après un bref passage au « Front », où se regroupent les militants du « non », il croit possible de mener « son combat personnel » (19). Relevé de ses fonctions pour opposition au régime, il est un être brisé et solitaire. Il retourne dans sa famille et il essaie de trouver un remède à sa déception dans l'oubli.

En revanche, si les militants du « Front » sont largement défaits au référendum, ils ne sont pas abattus pour autant. L'un d'eux exprime en ces termes l'opinion générale :

« Nous nous sommes comportés, nous, comme se sont comportés tous ceux qui préfèrent l'honneur, la dignité de notre Afrique. Nous ne sommes pas des isolés. Dans notre Front, il y a des originaires de toutes les régions. Une seule région s'est libérée (20). Par sa volonté, elle ouvre la voie à cette Afrique nouvelle » (21).

(11) OUSMANE Sembène, **O pays, mon beau peuple !**, Paris, Amiot-Dumont, 1957, p. 210.

(12) OUSMANE Sembène, **Voltaïque**, Paris, Présence Africaine, 1966, p. 170.

(13) **Le docker noir**, p. 131.

(14) **O pays, mon beau peuple !** p. 117.

(15) Ibid., p. 8.

(16) Ibid., p. 85.

(17) Ibid., p. 232.

(18) **L'harmattan**, p. 50.

(19) Ibid., p. 59.

(20) *La Guinée avait voté « non »*.

(21) **L'harmattan**, p. 288.

Sembène Ousmane, ainsi qu'il l'écrit dans son Avertissement, veut « rester au plus près du réel et du peuple » ; il « n'aime pas les héros » (22) et croit à l'action collective. Voilà pourquoi le groupe des révolutionnaires du « Front », constitué de gens venus d'horizons différents et issus de toutes les couches sociales, ont la sympathie de l'auteur, qui voit en eux « la semence de l'homme de demain » (23).

Dans **Les bouts de bois de Dieu**, c'est tout un peuple que met en scène Sembène Ousmane. Le roman relate des événements historiques, la longue grève menée par les ouvriers du chemin de fer de Dakar au Niger qui dura du 10 octobre 1947 au 19 mars 1948, et se termina par la victoire des grévistes auxquels l'auteur dédie son œuvre.

Le livre s'ouvre sur l'évocation de la situation à Bamako où se « tient un grand palabre sur la grève » (24) : l'assemblée des ouvriers décide « à l'unanimité » de cesser le travail. Puis, sans transition, l'auteur nous transporte à Thiès où, à la suite de heurts avec les forces de police, les cheminots s'installent « dans une grève illimitée ». Nous nous retrouvons ensuite à Dakar d'où est parti le mouvement et Sembène Ousmane montre les conséquences de cet événement inédit sur les familles des ouvriers. Tout au long du livre le lecteur est ainsi invité à passer d'une ville à l'autre pour apprécier, jour après jour, l'évolution de la grève. « Devant l'horreur grandissante de la famine » (25), les femmes de Thiès entreprennent une marche sur Dakar, où elles arrivent juste à temps pour assister à un meeting au cours duquel Bakayoko, le leader prestigieux, prend la parole et révèle la mauvaise foi des autorités africaines et européennes. Devant la détermination populaire, les dirigeants du chemin de fer sont obligés de céder et les dernières pages du roman évoquent la fin de la grève à Bamako et à Thiès.

Sembène Ousmane fait preuve ici d'une technique originale qui annonce le cinéaste qu'il sera bientôt : l'action – une suite de séquences – se déroule simultanément dans les trois stations principales des quinze cents kilomètres de la ligne de chemin de fer. L'intention de l'auteur n'est pas de nous présenter les événements dans leur succession chronologique, mais d'en montrer les répercussions sur la collectivité des grévistes. Comme Zola (26), Sembène Ousmane a l'art d'évoquer les foules avec la diversité des vêtements, des attitudes et des visages ; ainsi la charge des spahis à cheval dans la médina de Dakar et la résistance farouche que leur opposent les femmes des cheminots ; le jugement populaire à Bamako de Diara, le renégat, ou la marche des femmes de Thiès sur Dakar.

(22) Ibid., p. 10-11.

(23) Ibid., p. 85.

(24) **Les bouts de bois de Dieu**, p. 19.

(25) Ibid., p. 128.

(26) *Comment ne pas penser à Germinal ?*

Parfois, quelques personnages apparaissent au premier plan. Ni héros exemplaires, ni traîtres insignes, ils représentent l'ensemble de la collectivité, ses craintes, ses faiblesses ou ses espérances.

Mamadou Keita, dit « le Vieux », qui est le doyen des ouvriers et jouit pour cela du respect de tous, est le type même du modéré.

Dans le camp des convaincus on trouve des jeunes, comme Samba N'Doulougou, « véritable gazette vivante », qui essaie de persuader les ouvriers de cesser le travail, ou même des vieux, comme Bakary, resté plein de flamme en dépit de la tuberculose qui le ronge. Parmi les leaders syndicaux, quelques personnages demeurent particulièrement attachants, comme Tiémoko : esprit dogmatique, pseudo-intellectuel « qui n'a pas toujours assimilé ses lectures », il ne parle pas le même langage que les ouvriers du syndicat. Son aliénation apparaît dans toute sa lumière à la faveur de quelques répliques lorsqu'il entreprend, en s'appuyant sur le prestige de la chose écrite, de persuader ses camarades que Diara doit être jugé :

« ... Tiémoko, continua la vieille femme, réfléchissez-y, nous n'êtes pas des toubabous (Blancs). Comment voulez-vous juger cet homme respectable et respecté ?

– Tout ce qu'il faut est dans ce livre, dit Tiémoko (27) ;

– Ce livre a été écrit par des toubabous, dit l'ancien ;

– Les machines aussi sont aux toubabous ! Ce livre est la propriété d'Ibrahima Bakayoko et lui-même a dit un jour devant toi que ni les lois ni les machines n'appartiennent à une seule race !

– Les toubabous font des choses qui nous humilient, et maintenant vous voulez faire comme eux ;

– Il n'y a dans ce livre aucune des lois que vous refusez. Ce n'est pas un code, c'est un livre... scientifique.

Tiémoko ne parvenait pas à expliquer ce qu'il voulait dire. Son visage se crispa, ses yeux s'injectèrent de rouge » (28).

C'est Bakayoko qui est « l'âme de la grève... la sève des bouts de bois de Dieu ». Contrairement à Tiémoko, il sait, lui, parler aux foules sur lesquelles il exerce une véritable fascination. Aussi se multiplie-t-il entre les différents secteurs pour soutenir les énergies défaillantes. Il semble oublier ses problèmes personnels – sa mère a été tuée à Bamako par les gendarmes – au profit de l'intérêt général. C'est que Bakayoko pense qu'il est grand temps que les cheminots prennent en main leur destin. Les yeux fixés sur le but à atteindre, il refuse de s'attendrir sur les drames inévitables qui jalonnent son combat.

(27) Il s'agit de la **Condition humaine** où Tiémoko a lu que « pour vaincre, il faut avoir raison et ne pas trahir », Ibid., p. 140.

(28) Ibid., p. 143-144.

Une grève a aussi ses opposants ou ses traîtres : Diara à Bamako ou Sounkaré, le vieux « gardien-chef » du dépôt de Thiès, qui refuse de s'associer au mouvement. Exclu de son groupe, ce dernier est un homme perdu ; après être tombé dans une fosse, il mourra, solitaire, dévoré par les rats...

Six chapitres sur les vingt que comporte le roman ont pour titre un nom de femme ; un septième chapitre est consacré à la marche des femmes de Thiès sur Dakar ; c'est dire l'importance que Sembène Ousmane accorde à l'élément féminin de la population.

Comme le font habituellement les femmes du milieu traditionnel, les épouses des cheminots vivent au début dans l'ombre de leur maris, mais bientôt, poussées par la faim qui se fait chaque jour sentir plus cruellement dans leurs foyers, elles engagent leur propre combat pour se procurer de la nourriture et se soutiennent mutuellement dans les affrontements violents qui les opposent à deux reprises aux soldats dans la médina de Dakar. Le refus des dirigeants de la « Régie » de leur accorder des allocations familiales, sous prétexte qu'en Afrique les femmes ne sont que des concubines, détermine les femmes de Thiès à s'associer directement aux grévistes dont elles suppléent l'imagination défaillante : elles organisent une marche de protestation sur Dakar qui sera décisive pour l'issue de la grève. L'ordonnance du cortège, qui, sous les « averses de soleil » s'étire longuement sur la route de la capitale, est significative du changement qui vient de se produire : les femmes ont désormais l'initiative, et les hommes tiennent le rôle de figurant.

En dépit des privations et des souffrances, des drames aussi, aucune d'entre elles n'abdiquera. Au cours de cette grève trois femmes seront tuées ; c'est le tribut de leur engagement.

Cette évolution rapide va avoir pour conséquence de modifier les rapports qui existaient jusque-là entre les hommes et les femmes du milieu traditionnel :

« Les hommes comprirent que ce temps, s'il enfantait d'autres hommes, enfantait aussi d'autres femmes » (29).

Peu à peu, le grand leader syndicaliste Bakayoko réalise qu'il y a un décalage profond entre sa maturité politique et la façon dont il a toujours conçu sa vie conjugale. Sa femme, Assitan, est le type même de « l'épouse parfaite selon les anciennes traditions africaines » (30), vivant en marge de la vie de son mari et ignorant tout des activités de celui-ci. A la fin de la grève Bakayoko renonce à une aventure qui s'offre à lui et retourne vers son épouse à laquelle, pour la première fois peut-être, il manifeste un réel intérêt.

(29) Ibid., p. 65 — Le film de H.J. Biberman et M. Wilson, *Le sel de la terre*, qui relate l'histoire d'une grève engagée par des mineurs du Nouveau Mexique pour obtenir la satisfaction de leurs revendications, met aussi en relief le rôle primordial joué par les femmes et la considération nouvelle dont elles jouissent auprès de leurs maris après la victoire. Un rapprochement fructueux peut être fait entre ces deux œuvres.

(30) Ibid., p. 170.

Ainsi l'union des ouvriers de la ligne de chemin de fer de Dakar au Niger a permis à ces derniers, non seulement de triompher de l'injustice, mais aussi de se connaître mutuellement et de s'apprécier. Le combat, qui a brisé la routine, débouche finalement sur une prise de conscience générale : éveil à la conscience politique des femmes qui se rendent compte qu'elles représentent une force redoutable, reconnaissance par les hommes de la réalité de cet appoint. Désormais, de Bamako à Thiès, les mentalités se sont transformées : sur le plan du travail et sur celui des relations familiales, rien ne peut plus être comme avant.

Dans son désir d'exalter la lutte de tout un peuple, Sembène Ousmane aurait pu être tenté de caricaturer le Blanc et de nier catégoriquement tout apport positif de sa part. Ces procédés satiriques sont l'apanage de nombreux romanciers avant l'indépendance. L'écrivain sénégalais, lui, est toujours nuancé. A côté du « colonisateur qui s'accepte » (31), comme Déjean, le directeur de la « Régie » à Thiès, ou Isnard son adjoint, Sembène Ousmane trace un portrait réaliste de Pierrot, nouveau venu en Afrique, qui s'attire les sarcasmes de ses camarades pour la bonne volonté dont il est animé à l'égard des Africains, et surtout de Leblanc que ses compatriotes appellent par dérision « l'intellectuel du Vatican ». Ce personnage illustre l'impossibilité pour un Blanc de nouer des liens d'amitié avec les Africains dans le contexte de la colonisation.

Sembène Ousmane ne se fait pas faute, nous l'avons vu, de dénoncer les abus du colonisateur, mais il n'ignore pas que ce dernier est aussi le représentant d'une civilisation technologique avancée. L'écrivain sénégalais reconnaît au moins un mérite à la colonisation, celui d'avoir fait participer l'Afrique au monde moderne. Il n'est pas de ceux qui croient au mythe de l'âge d'or précolonial, et on chercherait vainement dans son œuvre l'image d'une Afrique édénique. Sembène Ousmane ne s'attarde jamais sur le passé ; comme les bouts de bois de Dieu, il réfléchit sur le présent pour préparer l'avenir. Or, pour les ouvriers du chemin de fer, l'avenir c'est la machine dont ils ne peuvent plus se passer désormais. C'est précisément à l'occasion de la grève qu'ils prennent conscience de cette situation nouvelle :

« Lorsque la fumée s'arrêta de flotter sur la savane, ils comprirent qu'un temps était révolu, le temps dont leur parlaient les anciens, le temps où l'Afrique était un potager. C'était la machine qui maintenant régnait sur leur pays. En arrêtant sa marche sur plus de quinze cent kilomètres, ils prirent conscience de leur force, mais aussi conscience de leur dépendance. En vérité, la machine était en train de faire d'eux des hommes nouveaux. Elle ne leur appartenait pas, c'était eux qui lui appartenaient. En s'arrêtant, elle leur donna cette leçon » (32).

(31) MEMMI Albert, *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*. Memmi l'appelle encore le colonialiste : « Le colonialiste, écrit-il, est la vocation naturelle du colonisateur », p. 78.

(32) *Les bouts de bois de Dieu*, p. 62-63.

Dans cette course au progrès dans laquelle elle est irrémédiablement engagée, l'Afrique doit se présenter allégée de ses oripeaux surannés. La satire du colonisateur va toujours de pair chez Sembène Ousmane avec la critique du milieu traditionnel, dont il dénonce les tares et les insuffisances. Ce n'est pas la moindre de ses originalités que d'avoir saisi et su exprimer en même temps la double condition du surgissement du continent africain : son indépendance et la reconnaissance de ses faiblesses.

Sembène Ousmane et les siens

Dans la préface de **Vehi-Ciosane**, Sembène Ousmane explicite sa pensée sur son rôle d'écrivain ; il revendique le droit de tout dire et prône l'impartialité : ce n'est pas la couleur de la peau qui détermine sa pensée, mais une réflexion sur l'homme universel ; aussi le romancier sénégalais rejette-t-il violemment la négritude comme une forme dangereuse de narcissisme, parce qu'elle dissimule ses tares, et empêche l'Afrique de s'ouvrir au monde.

Sembène Ousmane n'a pas attendu 1965 (33) pour mettre en pratique ses idées. Le bain d'Occident, dans lequel il s'est trouvé plongé au début de sa carrière de romancier, lui a permis de prendre du recul par rapport à la culture et à la civilisation de son pays. Il a su très rapidement que « le monde nouveau tant attendu, tant rêvé » auquel il a toujours songé (34) ne pouvait s'accommoder de certains traits archaïques, voire périmés de la société traditionnelle.

la critique du milieu traditionnel

D'une manière générale, Sembène Ousmane récusé la tradition faite d'un ensemble de règles et d'interdits qui dictent à chacun sa conduite et l'empêchent de penser. Dans **Vehi-Ciosane**, le village de Santhiu-Niaye est en train de mourir et ses derniers habitants acceptent passivement cette décadence :

« Ils se nourrissent du adda... (coutume-tradition) et de la promesse hypothétique d'une place de choix au paradis. Le paradis d'Allah comme un clou planté au centre de leur cerveau, pierre angulaire de toute leur activité au jour le jour, amoindrissait, ébréçait, la vive imagination pour l'avenir » (35).

La religion qui sous-tend la tradition est l'agent principal de l'obscurantisme au Sénégal où l'Islam a de profondes racines. Il suffit d'être investi d'un quelconque pouvoir religieux pour être l'objet d'une véné-

ration passionnée. Dans **Voltaïque**, Mahmoud Fall, qui a étudié le Coran en Mauritanie – « ce qui, au Sénégal, commande le respect » – est l'Imam de la mosquée qui s'enrichit honteusement aux dépens des fidèles « soucieux de demeurer sur le chemin qui mène au paradis » (36). On sacrifie tout à la religion : pour payer son voyage à la Mecque, le père d'Oumar Faye, dans **O pays, mon beau peuple !**, n'hésite pas à s'approprier le bien de son fils. Les dirigeants de la région du chemin de fer savent l'influence de la religion sur les Africains ; aussi, pour amener les bouts de bois de Dieu à plus de compréhension, font-ils appel aux guides spirituels. Sembène Ousmane a des paroles dures pour ces notables de l'Islam qui prêchent la résignation et l'oubli des réalités.

L'emprise néfaste de la religion que dénonce le romancier sénégalais ne signifie pas que ses héros soient forcément athées ; ainsi Oumar Faye refuse-t-il l'accusation d'athéisme que lui lance son père. Pour lui l'adoration de Dieu ne doit pas dispenser le croyant de l'attention aux hommes, car c'est d'abord sur la terre que se déroule sa vie. Il appartient à l'être humain d'organiser le monde pour son propre bien et pour le bien de tous. Il n'y a rien là d'antinomique avec la loi divine, et, lorsque Faye s'écrit : « Je veux mon paradis ici » (37), il ne proclame pas son impiété, mais son désir de lutter pour un mieux-être ici-bas.

Si Sembène Ousmane consacre tant de pages dans son œuvre à stigmatiser la religion, c'est qu'en pays musulman celle-ci détermine des comportements fatalistes qui constituent un frein pour l'évolution de son peuple : au Sénégal on accepte trop aisément ce qui arrive et on ne s'interroge pas suffisamment sur ce qui est ; aussi trouve-t-on dans l'œuvre de l'écrivain sénégalais une critique méthodique des tares de la société traditionnelle.

Dans **Vehi-Ciosane**, le village ne compte plus que quelques habitants ; encore sont-ils divisés, homme ou femmes, par leurs origines. C'est pourtant le chef de village, de caste noble, qui est coupable d'inceste ; l'honnêteté n'est pas un privilège de naissance, et le griot au franc-parler invite les gens à plus de lucidité.

Dans **O pays, mon beau peuple !**, Oumar Faye se rend dans un village pour obtenir du « roi » nègre de la région des terrains pour cultiver. Celui-ci a le rang de chef sans en avoir les mérites :

« C'était un homme qui devait vivre perpétuellement assis. Ses reins étaient cachés par la masse de chair qui débordait de chaque flanc [...] Oumar se demanda si cet homme était en mesure de réfléchir » (38).

La tradition est à ce point ancrée dans les esprits qu'on n'envisage pas d'agir en dehors d'elle. Faye, qui veut devenir cultivateur, va essuyer la colère de sa mère qui ne le comprend pas :

(33) Date à laquelle la préface a été écrite.

(34) **Vehi-Ciosane ou Blanche genèse**, suivi du **Mandat**, Paris, Présence Africaine, 1966, p. 17.

(35) Ibid., p. 23.

(36) **Voltaïque**, p. 129.

(37) **O pays, mon beau peuple !** p. 205.

(38) Ibid., p. 129.

« Ton père, le père de ton père, tous étaient pêcheurs, mais toi, tu veux la terre ? Je n'y comprends rien » (39).

Il faudrait que se perpétue l'ordre ancestral, même s'il est en désaccord avec le monde moderne ; or, il s'oppose au progrès et maintient l'Afrique du XX^e siècle dans la léthargie et l'inefficacité et cela, Sembène Ousmane ne l'accepte pas. Il dénonce aussi dans **Le Mandat**, le parasitisme qui est une fuite devant l'action et une forme de paresse, mais c'est surtout sur la condition de la femme africaine qu'il s'attarde le plus complaisamment. L'auteur des **Bouts de bois de Dieu** nous a montré ce que les femmes pouvaient accomplir lorsqu'elles étaient sollicitées par les circonstances. Dès lors, pourquoi les assujettir et se priver d'une partie des forces de la nation ?

Fille ou mère, la femme est trop souvent laissée à l'écart, et cette condition dégradante s'aggrave du fait de la polygamie. Une nouvelle de **Voltaïque**, intitulée **Ses trois jours**, relate l'histoire de Noumbé, épouse d'un mari polygame. Le sort de cette malheureuse femme est le lot de nombreuses africaines et Sembène Ousmane écrit :

« Elles avaient été objets désirés, convoités, choyés pendant un temps. Puis l'homme, comme un charognard rassasié, les avait dédaignées, en laissant à sa place dans leur cœur le venin du chagrin et de la comédie » (40).

Dans **L'harmattan**, Ouhigoué essaie d'apprendre à sa fille Tioumbé la soumission. Cette dernière, jeune institutrice, milite avec le Front de Libération de sa ville pour le « non » au référendum du 28 septembre 1958. Elle couvre involontairement de ridicule son père, « curé laïc », dont la mission est de s'opposer à ce parti. Aussi celui-ci a-t-il décidé de briser la résistance de sa fille qui bafoue publiquement son autorité. Ouhigoué craint pour Tioumbé la colère de son père :

« Ne dis rien (la supplie-t-elle), c'est ton père, c'est un homme. Nous, les femmes, c'est notre lot d'être battues » (41).

Dans de telles conditions, la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais son esclave. Pour avoir eu des idées originales, Tioumbé sera sauvagement battue par son père.

Pourtant, si Sembène Ousmane refuse d'être hypocrite et dénonce sans complaisance les vices d'une société archaïque, il sait aussi en reconnaître les mérites. On trouve dans **L'harmattan** un éloge de la médecine traditionnelle dans la bouche même du médecin-chef Tangara qui regrette que « ceux qui dé-

tiennent les secrets, faute d'élèves, meurent en les emportant » (42). Ici ou là dans son œuvre Sembène Ousmane vante la solidarité africaine qui fait que l'individu n'est jamais isolé, ou encore une certaine forme de vie collective empreinte de charme et de poésie. C'est que l'écrivain sénégalais s'oppose à une évolution mal comprise qui couperait définitivement l'Africain de ses origines et ferait de lui un déraciné. **Devant l'histoire**, la première nouvelle de **Voltaïque**, met en scène un couple d'évolués, l'instituteur Abdoulaye et sa femme Sakinétou, « diplômés du collège technique » (43). Tous deux se rendent au cinéma. Leur mise, aussi bien que leurs attitudes, traduisent leur aliénation. Or il n'est pas souhaitable d'ignorer le milieu dont on est issu sous peine d'être malheureux et inutile à la fois. C'est la leçon que N'Deye Touti, l'une des créations les plus riches des **Bouts de bois de Dieu**, tirera de la grève. Avant que les ouvriers ne cessent le travail, N'Deye Touti fréquentait l'école normale et s'éloignait de plus en plus de tous ceux qui formaient son entourage. La grève fournira à l'écolière l'occasion de s'interroger. Humiliée par la grossièreté des Blancs, N'Deye s'aperçoit qu'elle ne sera jamais leur égale. Dès lors, elle fait cause commune avec les siens et, dans les dernières pages du roman, elle brûle ses cahiers pour marquer son retour au bercail.

Dans l'esprit de Sembène Ousmane, c'est peut-être Ad'jibid'ji, la fille adoptive du prestigieux Bakayoko, qui représente la femme de demain. Dès son jeune âge, son père la prépare à être une femme accomplie. Assidue aux travaux domestiques, elle se rend néanmoins fidèlement aux réunions du syndicat où elle s'informe des problèmes des travailleurs. Surtout, Ad'jibid'ji lit avec passion les livres de son père et croit fermement, comme le lui a dit ce dernier, que les femmes de demain feront tous les métiers des hommes, même celui de conduire les trains. L'auteur brosse là le portrait d'une enfant équilibrée, heureuse, qui s'épanouira pleinement dans l'exercice de ses facultés intellectuelles, à condition toutefois que la société tout entière accepte d'évoluer.

Sembène Ousmane connaît mieux que quiconque le retard de l'Afrique dans tous les domaines du savoir. Il sait aussi combien il est malaisé de transformer une société figée qui a vécu repliée sur elle-même, sans autres contacts qu'avec ses oppresseurs. Il faut à la fois dénoncer sans fausse honte tous les retards, et proposer des solutions pour les combler. Sembène Ousmane veut un peuple conscient, capable de se libérer des carcans qui l'enserrent. De ce point de vue, son œuvre apparaît depuis le début comme un plaidoyer pour la raison.

la critique des parvenus

Au fur et à mesure qu'approche l'indépendance du Sénégal, on assiste à l'émergence d'une catégorie d'hommes politiques, plus préoccupés de leurs intérêts que de ceux du peuple qu'ils représentent. Sem-

(39) Ibid., p. 106.

(40) **Voltaïque**, p. 59.

(41) **L'harmattan**, p. 227.

(42) Ibid., p. 35.

bène Ousmane est l'écrivain qui a dénoncé le premier le danger que constituait pour le peuple ces parvenus de la politique.

Dans **Le docker noir**, paru en 1956, les travailleurs immigrés de Marseille décident de faire part de leurs problèmes à leurs députés. L'un des ouvriers, Diaw Falla, se rend à Paris, porteur des doléances de la communauté. Sous une forme déguisée, on lui oppose une fin de non-recevoir et Diaw revient furieux vers ses camarades, auxquels il avoue « n'avoir rien apporté de Paris qui puisse... donner l'espoir ». Dans les dernières pages du roman l'auteur a des paroles sévères pour cette « poignée d'hommes qui jouissent de tout » (44).

Une nouvelle de **Voltaïque**, intitulée **Prise de conscience**, met en évidence la collusion des hommes politiques et de la bourgeoisie d'affaires ; l'auteur montre comment Ibra, « l'espoir du monde ouvrier », a oublié progressivement sa fonction de député du peuple pour devenir bientôt le défenseur des intérêts patronaux. Corrompu par l'argent, il comprend vite que rien ne le lie plus désormais à la « société des besoins » (45).

Ce genre de critiques, d'autres que Sembène Ousmane les ont formulées, mais, bien après lui, comme s'ils éprouvaient un certain malaise à dénoncer leurs propres faiblesses après avoir vitupéré contre le colonisateur. Dans **Xala**, paru en 1973, Sembène Ousmane fait aussi preuve d'originalité ; cette fois, c'est sur la nouvelle bourgeoisie sénégalaise qu'il décoche ses traits.

Le malheureux héros du roman, Abdou Kader Bèye, frappé d'impuissance au soir de son troisième mariage, est présenté dès le début comme un personnage important de la nouvelle société des gens d'affaires dakarois qui s'est taillée une place sous les soleils des indépendances, et son aventure dépasse vite le cadre de sa vie privée et retentit sur ses activités professionnelles. Au-delà du drame, qui permet à l'auteur de brosser un tableau féroce des mœurs bourgeoises, Sembène Ousmane fait la satire des nouveaux riches qui détournent les branches clés de l'économie nationale.

Le héros apparaît tout de suite comme un personnage habile qui a fait à sa façon la synthèse entre sa « formation bourgeoise européenne » et son « éducation féodale africaine ». Il sait « se servir adroitement de ses deux pôles », dit l'auteur. De fait, le traditionaliste bon teint sert à faire accepter chez lui l'affairiste véreux. Dès qu'il s'est lancé dans les affaires, Abdou Kader Bèye a senti l'utilité de se dissimuler derrière une façade de respectabilité ; aussi, « dès ses premières rentrées substantielles, en bon musulman » s'est-il empressé d'emmener « sa première épouse en pèlerinage à la Mecque » (46), acquérant ainsi le titre prestigieux d'El Hadj qui le rend insoupçonnable. Ce

mariage est donc en quelque sorte son jour de gloire, et sa fortune va lui permettre de le célébrer avec faste. L'auteur s'attarde longuement à décrire l'événement où toute la haute société de Dakar est conviée et fait assaut d'élégance et de générosité. La munificence d'Abdou apparaît dans les somptueux cadeaux qu'il fait à son épouse.

Cependant, cette ostentation ne parvient pas à dissimuler le caractère anachronique d'un tel mariage, et l'auteur a soin de mettre en lumière les méfaits de la polygamie. Depuis **Voltaïque**, où il dépeignait la triste condition d'une femme de polygame, rien ne semble avoir changé, mais Sembène Ousmane va ici plus loin ; il étudie le rôle du père dans ses relations avec ses nombreux enfants (47) qu'il néglige. Les plus hardis d'entre eux traitent en aparté leur père de « réac », ou osent parfois même l'affronter.

Finalement, la fonction d'un polygame est de satisfaire les besoins matériels de chaque famille, et Sembène Ousmane qualifie sans complaisance ce genre d'hommes « d'étalons pour haras » (48).

On mesure alors le drame d'Abdou Kader Bèye, incapable tout à coup d'accomplir son devoir conjugal. En outre, le faste dont il a entouré ce troisième mariage se retourne contre lui, et il est publiquement victime de la dérision portée sur l'impuissance sexuelle. Retrouver ses facultés viriles, telle est, désormais, l'unique obsession du malheureux.

Cette mésaventure va avoir pour conséquence de modifier les relations entre Abdou et ses pairs de la Chambre de Commerce. D'abord faussement compatissants, puis guoguenards à son égard, ces derniers lui marquent nettement leur hostilité lorsque ses affaires périclitent et risquent de compromettre l'équilibre de l'édifice qu'ils ont si patiemment construit. Nous sommes alors conviés à pénétrer dans les coulisses de ce théâtre des affaires et à découvrir la vraie réalité.

Le livre s'ouvre sur la présentation dans leur temple – la Chambre de Commerce et d'Industrie – de la nouvelle classe sociale des hommes d'affaires africains. L'auteur souligne tout de suite leur arrivisme. El Hadji Abdou Kader Bèye est le type même de ce genre d'hommes entreprenants, et Sembène Ousmane montre par quelles prouesses le héros s'est frayé une voie dans le monde des affaires : les coups d'audace masquent les pratiques malhonnêtes, et la richesse, une fois acquise, fait oublier le passé. En vertu de la connivence qui unit ces hommes d'une même trempe, Abdou espère être sauvé de la faillite. Il ne trouve aucune grâce à leurs yeux. Condamné à l'unanimité par ses anciens amis, Abdou lève alors le voile de leur prétendue respectabilité ; il leur rappelle leurs quotidiennes bassesses et les replace à leur rang véritable. La rupture est consommée. Pourtant,

(43) **Voltaïque**, p. 9.

(44) **Le docker noir**, p. 218-219.

(45) **Voltaïque**, p. 32.

(46) OUSMANE Sembène, **Xala**, Paris, Présence Africaine, 1973, p. 11.

(47) Abdou a onze enfants : six enfants du premier lit et cinq du second mariage.

(48) Ibid., p. 98.

Abdou n'a pas encore touché le fond de sa déchéance : le mendiant qui lui a jeté un mauvais sort se dévoile enfin et réclame sa vengeance.

Les miséreux figurent ici le menu peuple de Dakar, les « humbles et honnêtes gens » sur l'infortune desquels El Hadji et ses semblables ont construit leur fortune. Ils se font juges et justiciers de ceux qu'ils considèrent comme des voleurs et des rênégats de leur civilisation. La scène de l'expiation, qui n'est pas sans rappeler le baroque cruel de certains tableaux de Goya, est riche de signification : les crachats qui dégoulinent sur le corps d'Abdou ont aussi valeur de bénédiction et de rachat. Ce peuple de déshérité veut purger l'homme d'affaires de cette passion malade de l'argent, responsable pour une large part de la corruption et de la désorganisation de la société. Il n'appartient pourtant pas au peuple de rendre la justice, et « les forces de l'ordre... en position de tir » circonscrivent l'événement aux limites de la ville. Demain la Chambre de Commerce et d'Industrie continuera, avec l'assentiment du gouvernement et sous la direction des étrangers, à gruger allègrement les pauvres gens...

De nos jours, dans la capitale sénégalaise, certains roulent mercedes, habitent des villas cossues, boivent de l'Évian (49) et sont musulmans et polygames. Voilà comment une certaine bourgeoisie aisée de Dakar semble concevoir l'évolution vers le progrès ; c'est en quelque sorte une façon pour ces hommes modernes de préserver leur africanité et de se dédouaner vis-à-vis du monde traditionnel. Sembène Ousmane fait une critique acerbe de ces comportements et de la polygamie qui justifie les conduites égoïstes des mâles. Cette institution anachronique est un véritable fléau : non contente de faire de la femme un objet qui se dévalue avec le temps, elle contribue à priver les enfants d'une présence et d'une affection nécessaire à leur épanouissement. Sembène Ousmane, qui s'interroge ici sur les relations entre les membres des différentes familles, n'est jamais allé aussi loin dans la critique sociale.

L'auteur de **Xala** réserve cependant ses traits les plus acérés pour les nouveaux affairistes qui bâtissent leur richesse sur le malheur du peuple. Aliénés par leur réussite, ils refusent de reconnaître qu'ils ne sont que des pantins manipulés par des mains étrangères.

La division manichéenne de la société – les hommes d'affaires repus et malhonnêtes s'opposant aux bons mendiants – traduit l'intention satirique de Sembène Ousmane et n'est que le reflet imparfait de la réalité sociale. C'est le petit peuple des faubourgs de Dakar, confronté à la caste des fonctionnaires africains, que Sembène Ousmane met en scène dans **Le Mandat**. Si l'auteur n'a que bienveillance pour le hé-

ros du récit, un brave homme illettré et naïf qui essaie vainement d'encaisser un mandat providentiel qu'il a reçu de Paris, il tourne en dérision les nouveaux bureaucrates cupides et corrompus qui font désormais « la pluie et le beau temps » (50).

Lorsqu'on étudie Sembène Ousmane, on est vite frappé par l'éclectisme qu'il n'a cessé de professer. On trouve réunis dans son œuvre tous les thèmes courants de la littérature romanesque négro-africaine d'expression française, mais, ce qui est remarquable dans son cas, c'est qu'il les traite simultanément. Il n'y a pas chez l'écrivain sénégalais, comme chez la plupart des auteurs africains, une période où il crie sa révolte contre la situation coloniale et une période où il s'interroge sur les tares de son propre milieu. Il mène de front la lutte contre le colonialisme et, après l'indépendance, contre le néo-colonialisme et la lutte contre le conservatisme et les abus des Africains eux-mêmes. Cette attitude, qui est la marque de sa probité intellectuelle, permet à Sembène Ousmane d'éviter depuis le début de tomber dans les excès de la satire et de réfléchir en profondeur à l'avenir de l'Afrique. Certes le Blanc opprime le Noir – et c'est une situation qu'il faut dénoncer – mais sa présence en Afrique met en parallèle deux cultures différentes, et de cette rencontre peut naître le progrès.

Pourquoi ne pas retenir de la civilisation occidentale ce qui serait profitable à l'Afrique ? Pourquoi ne pas débarrasser celle-ci de la gangue d'archaïsme qui la fige ?

Dans la lutte contre les oppressions, d'où qu'elles viennent, Sembène Ousmane en appelle au peuple. Il est significatif que dans son œuvre les êtres isolés ou solitaires connaissent l'échec. La grève historique du chemin de fer Dakar-Niger lui a fourni une occasion exceptionnelle de montrer ce que peut l'union de tout un peuple. Le romancier sénégalais veut éveiller les consciences pour, ainsi qu'il l'écrit dans **Le docker noir**, tout remettre « en harmonie avec le présent » (51).

Parallèlement à son œuvre de romancier, Sembène Ousmane poursuit depuis 1963 une carrière de cinéaste. En adaptant successivement à l'écran **La Noire de...**, **Vehi-Ciosane**, **Le mandat**, et, plus récemment, **Xala**, il marque son souci de toucher un large public. Mais le cinéma est un moyen d'expression redoutable dans un pays où le livre n'a qu'une faible diffusion et Sembène Ousmane, qui vit au Sénégal, n'est pas libre de s'adresser au peuple pour le sensibiliser aux nouveaux problèmes :

« Je suis contraint de faire des compromis (confie-t-il). Je ne peux pas exprimer à l'écran ce que je dis par écrit » (52).

Cette censure dont il est l'objet souligne une nouvelle fois l'engagement de l'écrivain sénégalais : le regard centré sur le présent ou interrogeant l'avenir (53), Sembène Ousmane apparaît comme l'un des auteurs les plus lucides et les plus ardents de la littérature et, partant, du cinéma africain.

Jean-Claude Orrit,
Université du Burundi.

(49) El Hadji ne boit « que de l'eau d'Évian », Ibid., p. 31.

(50) **Le mandat**, p. 129.

(51) **Le docker noir**, p. 219.

(52) OUSMANE Sembène, in **L'Afrique littéraire et artistique**, 1^{er} trimestre 1970, Cinémas Africains, p. 89.

(53) « Le passé ne dirige rien » affirme-t-il dans **Le docker noir**, p. 220.

